

SANTIFIER LE TRAVAIL A TRAVERS DES PETITES CHOSES

GENEVIE PROSCHE*

Je voudrais juste apporter –malgré moi– un témoignage très personnel à propos du travail universitaire que je vis à Grenoble (France) depuis une dizaine d'années. J'ai 38 ans, je suis mariée à un universitaire, mère de 5 jeunes enfants et maître de conférences en sciences politiques.

Lorsque j'ai commencé à enseigner, il y a 14 ans, en tant qu'assistante au début, je ne connaissais pas le Bienheureux Josemaría mais à force d'entendre des propos «curieux» sur l'Opus Dei, et de les répéter moi-même, j'eus la curiosité intellectuelle d'aller lire à la source les écrits et la vie du fondateur. Au même moment, le «hasard» fit que je rencontre un étudiant, qui allait devenir mon mari, et qui me proposa de connaître la pensée et les écrits de Monseigneur Escrivà. Par affection et par souci d'honnêteté, je lus en quelques semaines tout ce qui était alors disponible en français! Etant alors très engagée dans le milieu catholique «officiel», je découvrais à la lecture d'«Entretiens» combien je pouvais vivre l'unité de vie et non plus une double vie dans ce milieu étudiantin que j'aimais.

Bientôt, ma manière d'enseigner allait en être changée, retirant peu à peu le label «catholique» pour devenir plus laïque au bon sens du terme. Il y eut en quelque sorte un «avant» et un «après», une véritable «révolution culturelle», alors que je restais la même

personne. Auparavant j'étais souvent sur la défensive, passant volontiers pour une «militante» catholique avec ma croix peu discrète autour du cou et cette «manie» de ne pas faire une phrase sans parler de Dieu ou de l'Eglise. Ce qui, au fond, dans notre société française laïcisée, ne passait pas du tout! Le numéro 37 de «Chemin» m'avait secoué: «De grâce, ayez la bonté d'être moins catholique!». Peut-être certains étudiants durent penser en cours d'année que j'avais perdu la foi!

Peu à peu, en mettant en pratique l'enseignement du Bienheureux Josemaría, j'ai pu réaliser pleinement et ma vocation d'enseignante et mon désir profond d'évangéliser. Il s'agirait désormais d'«élever la température spirituelle» dans un milieu de jeunes souvent sans repères, et d'amener ces jeunes à se poser au moins des questions. Surtout, je comprenais que la vraie joie, la sérénité, ou ce «moral de vainqueur» dont parlait tant Monseigneur Escrivà, émanaient de cette «unité de vie»– ce qui était pour moi à l'époque une «révélation». Désormais, mon travail professionnel prenait un sens concret et tout-à-fait nouveau: la sainteté au quotidien dans les cours, les couloirs et amphithéâtres de la faculté pour l'unique «gloire de Dieu», la «sanctification» du travail n'était plus un concept «creux»! Quel choc quand, dans un centre de l'Opus Dei, quelqu'un m'a demandé la première fois combien d'heures de travail

* Genevieve Prosche: Née le 5 mai 1963 à Grenoble, France. Mariée, 5 enfants. 1981 Baccalauréat. 1981/88 : Etudes de Sciences politiques à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble : maîtrise, puis DEA (diplôme d'études approfondies) en sciences politiques, puis DAE d'études européennes. Participation à un programme de recherche auprès de la Commission des Communautés Européennes. Publication d'un ouvrage sur le Parti Socialiste français et l'Europe. 1990: Doctorat en sciences politiques. Publications d'articles sur l'Union Européenne et sur la vie politique française. Depuis 1991, Maître de conférences en Sciences politiques à l'Université Grenoble II.

j'offrais au Seigneur. Je ne m'étais jamais posé la question! Bref, une vraie révolution culturelle!

Comme il faut un début à tout, je réfléchissais quelque peu (un examen de conscience professionnel) et je compris, à la lumière de l'enseignement écrit et filmé du Bienheureux Josemaría, que je devais aussi revoir la méthodologie pour «attirer les âmes à Dieu». D'une part, en vivant certaines vertus humaines dans le déroulement de mes cours, par exemple en arrivant à l'heure, ce qui allait à l'encontre de mes habitudes; puis en étant toujours souriante, joyeuse et respectueuse de tous mes étudiants, en voyant en eux le meilleur en tant qu'enfant de Dieu, même mes étudiantes voilées musulmanes. À l'image de la formation chrétienne reçue dans l'Oeuvre, je me mis à «soigner» la présentation de mes cours, afin qu'ils soient «clairs, concis, complets» et vivants, en donnant aussi des sujets d'examens accessibles, en étant juste dans la notation et en tenant compte de chaque situation personnelle (ce qui allait conduire rapidement à des confidences sur leurs vies personnelles). J'allais devenir l'«assistante sociale» de service! Je me rappelle de cette étudiante qui a claqué la porte de mon bureau, lui ayant fortement conseillé de se marier civilement et qui m'a appelée quelques semaines plus tard pour me remercier et m'annoncer son mariage!

D'autre part, j'ai appris du Bienheureux Josemaría à sanctifier le travail à travers les «petites choses concrètes», en récitant un «Ave Maria» avant d'arriver devant la porte des amphithéâtres. Ne pouvant poser un crucifix sur mon bureau en cours, j'ai toujours devant moi une carte postale d'un paysage, avec une église discrète par exemple, me rappelant ainsi la présence de Dieu, ce que nombre de mes étudiants ne verront pas.

J'ai compris peu à peu la «splendeur de la vie ordinaire» dont parlait tant le fondateur de l'Opus Dei. Je n'étais pas là seulement pour «enseigner une matière» mais aussi et d'abord pour aider des jeunes –la plupart sans idéaux– à «grandir». Cet apostolat de l'opinion ne se fait pas à l'improviste: il se médite, se prépare (dans la rédaction des cours, le choix du programme enseigné, les questions philosophiques soulevées sans en avoir l'air...). Sans provoquer forcément les occasions de débats, il suffit souvent de se retrouver dans un endroit familier (la machine à café) pour engager la discussion (ou plutôt poursuivre un débat) avec mes étudiantes pour donner libre cours à la parole! Ce qui nécessite une constante formation professionnelle (le «prestige professionnel» qui crée une «aura» quoique qu'on en dise) et beaucoup d'énergie physique et spirituelle! Plan de vie et plan de cours sont intimement liés!

Il y a aussi une manière de se rendre accessible et non pas distante, en faisant rire dans les cours tout en usant de suffisamment d'autorité pour travailler sérieusement avec professionnalisme. Du reste, des étudiants revus quelques années plus tard, m'ont avoué avoir surtout retenu tout une série d'anecdotes qui les avaient interrogés alors... Grâce à la formation spirituelle reçue dans l'Oeuvre, des mains du Bienheureux, j'ai mis en application directe dans mes cours la «méthode» des anecdotes, des «causeries», ce qui rend un cours plus vivant et donc plus apostolique; car au moins, pour une fois, les étudiants écoutent!

Même si je réais des cours identiques en apparence chaque année, je m'efforce de les rendre toujours plus «professionnels», car il y a un «enthousiasme divin» derrière cela: il y a tellement de choses à dire, mais il y a aussi une façon de les dire. J'ai appris cela du

Bienheureux Josemaría: la légitime autonomie des choses terrestres (il n'y a pas de dogme catholiquesur le droit communautaire européen ou sur l'euro!). Même si la tendance en France –en sciences sociales– est au subjectivisme, dans un climat d'indifférence religieuse voire de mépris pour tout ce qui touche à l'Eglise catholique, il est clair que mes propos dérangent ou retiennent l'attention parce qu'ils sont tout simplement différents. Mis à part quelques trop rares étudiants chrétiens, personne ne se doute de mon engagement apostolique, vu l'ignorance et l'absence de culture religieuse. A ce niveau-là, je me sens très libre, de cette «liberté des enfants de Dieu» dont parlait si souvent Monseigneur Escrivà. Une fois seulement, il y a quelques années, au beau milieu d'un cours sur les questions politiques internationales, une étudiante africaine du Rwanda m'a interpellée publiquement : «Vous parlez comme les religieuses de mon pays!». Silence étonnant dans l'amphithéâtre. Je n'ai pas eu le sentiment d'être «démasquée», car dans ce cas-là, en l'occurrence, le bon sens humain avec une dose de charité me conduisait à tenir les propos que je pensais devoir tenir. Ce jour-là, je compris que christianisme et vérité sur l'Homme ne faisaient qu'un.

J'ai la chance et la liberté d'orienter mes cours sur des sujets d'actualités qui touchent directement les étudiants. Ce qui est plus difficile, c'est de leur faire prendre conscience du vide culturel et spirituel qui les fait vivre à la surface des choses. A l'image du Bienheureux Josemaría, qui mouchait les enfants pauvres avant de les entendre en confession, j'essaie de seulement rétablir la vérité historique, d'élever le débat, de rectifier les affirmations souvent erronées: expliquer par exemple les douze étoiles du drapeau européen, le rôle déterminant de Jean-Paul II dans la chute du communisme, la place du catholicisme polonais à l'Est, les questions démographiques dans

les pays en voie de développement et les solutions positives qu'il convient d'y apporter (une bonne occasion de parler de l'avortement). A travers un cours sur les questions du Proche-Orient, je suis amenée à parler des trois religions monothéistes, de la Bible et du Coran. Il est souvent difficile de trouver le ton juste, et pourtant, c'est l'occasion unique de susciter des questions sans trop prendre partie –sur la question palestinienne par exemple– et de rappeler certaines vérités élémentaires sur l'être humain et sa dignité. De la Corée du Nord aux guerres ethniques et économiques en Afrique, du blanchiment de l'argent de la drogue au traité de désarmement chimique, de la Yougoslavie à l'Algérie, il n'y a qu'une trame: la recherche de la vérité.

Imitant l'enthousiasme du Bienheureux Josemaría, j'ai compris de lui que je n'étais pas sur «scène» seulement pour «faire mes heures de cours» mais pour qu'à travers ma voix, «le Christ passe» et parle aux coeurs. J'aime beaucoup cette image du «chat invisible» ou du petit canard qui se jette à l'eau sans trop faire de bruit qu'affectionnait particulièrement le fondateur de l'Opus Dei, même si j'ai le sentiment de faire du bruit parfois en amphithéâtre!

Enfin, j'ai appris par les écrits du Bienheureux Josemaría à développer cette mentalité laïque dans la vie universitaire, à utiliser les moyens vidéo et du multi-média quand cela était utile (le «choc des images»), quitte à demander au beau milieu d'un cours l'inspiration du Saint Esprit pour m'en sortir!

Quant à mes collègues, au fil des années, j'en suis arrivée à jouer un «rôle» de conciliatrice, souvent de médiatrice. Par ma manière de vivre, d'enseigner, de m'habiller, je les «interroge», refusant d'entrer dans leur jeu de la critique, de la course effrénée à la

carrière, de sorte que tout le monde me parle. J'essaie seulement d'apporter un peu de chaleur humaine. Et d'écouter. Ce qui est assez surprenant, c'est de voir des collègues venir me parler spontanément de leurs soucis avec leurs enfants, passant ainsi pour une puericultrice professionnelle! Le nombre d'enfants suscite admiration ou plus rarement dédain. Peut-être n'ont-ils pas compris pourquoi tous mes étudiants en amphithéâtre ont osé m'applaudir spontanément lorsque je dus leur annoncer la naissance à venir de mes quatrième puis cinquième enfants! Même un collègue m'a demandé pourquoi j'avais des enfants! Quel champ apostolique!

Dans un climat d'individualisme et de décomposition familiale, le fait de tenir un discours différent vous classe déjà comme anti-conformiste. La sanctification du travail ordinaire passe bien par les petites choses, comme le «levain dans la pâte». Je vois chaque jour la pertinence de ce que nous dit Monseigneur Escrivá: «Ne sois pas sot; il est certain que ton rôle est, tout au plus, celui d'un petit boulon dans cette grande entreprise du Christ. Mais sais-tu ce que signifie un boulon mal serré ou qui saute? Des pièces plus importantes céderont, des engrenages tomberont, édentés. Le travail sera compromis. Il se peut que toute la machinerie devienne inutilisable. Que c'est grand d'être un petit boulon» (*Chemin*, n.º 830)...